

Atmane BISSANI, Francesca TODESCO et Anna ZOPPELLARI (dir.),
« L'écriture de la ville maghrébine dans l'imaginaire littéraire du Maghreb : représentations romanesques et enjeux esthétiques »,
Interfrancophonies, n. 13, 2022
<http://interfrancophonies.org/nouvelle-serie/13-2022.html>

Charles BONN
Université de Lyon 2 †

Ce numéro d'un périodique bien connu consacré cette fois aux écritures de la ville maghrébine est le résultat de travaux collectifs sur cette thématique dont beaucoup se sont développés autour de la regrettée Anna ZOPPELLARI, à laquelle il constitue aussi un hommage posthume, s'ajoutant aux journées d'études organisées en sa mémoire, dont celle de l'Université d'Udine. Comme le dit son avant-propos par les deux co-directeurs du volume, Francesca TODESCO et Atmane BISSANI, son projet est d'« interroger l'univers fictionnel des écrivains maghrébins à travers le prisme de la symbolique urbaine » (p. I). Projet qui met en valeur l'importance et la complexité de cette problématique, et qui rompt ainsi en partie avec l'idée toute faite de bien des lecteurs selon laquelle, d'après la belle formule cette fois de Jacques BERQUE dans *L'Orient second*, le tiers-monde serait en quelque sorte la 'campagne' de l'univers urbain, qui serait quant à lui l'apanage des pays industrialisés. On sait que si ce jugement pouvait en partie se vérifier à l'époque coloniale, il n'en est plus de même actuellement, alors que les métropoles du tiers-monde ont connu depuis les indépendances un développement gigantesque mais souvent non-maîtrisé, entraînant une foule de problèmes nouveaux, tant de gestion que de représentation. Et c'est de cette dernière que les articles rassemblés ici vont en partie tenter de rendre compte dans ses rapports avec l'écriture.

L'écriture est d'emblée au centre du texte liminaire de Réda BENSMAIA, « Villes d'écrivains. De l'imaginaire de la 'Médina' dans les œuvres des écrivains francophones du Maghreb et d'ailleurs » (pp. 1-12). Elle l'est à travers les promenades dans cette 'autre ville' maghrébine que constitue la médina, chez Italo CALVINO, Hélé BÉJI, Claude OLLIER et Abdelwahab MEDDEB. Approche comparatiste donc, prenant par ailleurs position par rapport à *L'Invention du quotidien* de Michel DE CERTEAU, Reda BENSMAIA montre que tant chez CANETTI que chez Hélé BÉJI, la médina est « l'image même de la pensée qui, chemin faisant, se tisse pas à pas » (p. 5). Car la traversée de la médina est, comme le montre Claude OLLIER, une traversée des signes, qui exige un renouvellement des catégories philosophiques, esthétiques et morales. C'est grâce à cette traversée que tel ou tel « personnage conceptuel » (p. 8), ou encore « médinant » (p. 7) que l'on ignorait se met à « penser en nous » (p. 8), ce qui fait que marcher devient synonyme d'écrire.

L'article de Samir MESSAOUDI, « Écrire la Ville : le cas de Constantine dans *La dépossession*, de Rachid BOUDJEDRA » (pp. 13-23), affiche clairement les axes principaux sur lesquels il se propose de décrire cette écriture de la ville : l'Histoire de Constantine, l'« actantialisation » de l'espace (Henri MITTERAND), « La cité résistante » (p. 18), le dedans et le dehors (Gaston BACHELARD), « L'imaginaire pour réécrire la ville » (p. 20). Et conclut sur BOUDJEDRA « écrivain de l'urbanité » (p. 22).

PONTI / PONTS
langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN: 2281-7964

n. 24, 2024

DOI: 10.54103/2281-7964/28054

NOTE DE LECTURE

Open Access



Ces axes sont tout à fait pertinents et parfois originaux, particulièrement ceux empruntés à Henri MITTERAND ou à Gaston BACHELARD.

L'article d'Abderrahim KAMAL, « Corps et espace dans les romans d'El Mostafa BOUIGNANE. Sur *La porte de la chance* » (pp. 25-35), est un relevé thématique de la correspondance entre la dégradation d'un quartier misérable de Fès et celle des corps de ses habitants, opposés à la fin de l'article à la beauté tant citadine que corporelle des habitants de la ville nouvelle (ou ville ex-coloniale). Et comme on peut s'y attendre là aussi, cette beauté y est symbolisée par le corps et la douceur d'une femme, que malgré son prénom on croirait presque chrétienne, Maîtresse Samira. En dehors de cette thématique que l'on retrouve depuis longtemps dans le roman maghrébin, ce roman montre aussi que « les déplacements des personnages sont à la fois déplacements dans le corps et hors du corps » (p. 28, KAMAL souligne). Mais, plus inquiétant, « le corps, chez Bouignane, est essentiellement déchéance, manque, infirmité ou impureté » (p. 30), et « la violence, souvent injustifiée, est le vecteur de tout le roman » (p. 31). La fin de l'article, enfin, sort de cette thématique descriptive, pour suggérer que « [l']écriture de la ville repose ici sur une vision qui interroge le politique et l'histoire de l'urbanisation/désurbanisation au Maroc, au moins jusqu'à la fin des années 90 » (p. 34).

« Utopographies maléhiennes » (pp. 37-46), de Touriya FILI-TULLON, est probablement la meilleure contribution de cet ensemble, par l'originalité et le côté stimulant de sa problématique, et sa précision dans le développement de celle-ci sur les textes d'Edmond Amrane EL MALEH. Elle montre comment EL MALEH réinterprète la notion d'utopie à travers à la fois son expérience intime des lieux et sa poétique singulière, en en faisant une sorte de matrice à la fois spatiale et scripturale de ses romans. Les lieux citadins mémoriels sont ainsi non pas décrits, mais éclatés en fragments dispersés, que J.M. RACAUT appellerait des éclats d'utopies. L'œuvre littéraire devient ainsi une archive accueillant une mémoire disparue, dans un geste désespéré pour accueillir la trace d'une expérience partagée, dont l'évocation littéraire travaille à arpenter le silence, c'est-à-dire à lire la ville comme un palimpseste dont les traces s'émoussent. L'utopie dans ce parcours citadin devient ainsi saturnale : écriture qui se dit ancrée dans le vécu tout en pointant son impossibilité même, et la tension de cette écriture est d'être porteuse de sa propre mort. Par sa dimension saturnale l'utopie maléhienne devient dystopie, dont le sionisme est une illustration. L'article se termine alors en soulignant une dimension apparemment plus actuelle de l'approche politique d'EL MALEH, même si cette dimension s'y retrouve partout dans ce « geste désespéré pour garder la trace d'une expérience partagée » (p. 40) qu'est en fin de compte l'« utographie » spatiale dans l'écriture maléhienne.

Dans « Casablanca, ville de tous les contrastes dans *La Chaise du concierge* de Bahaa Trabelsi et *Chronique d'un départ différé* de Nadia Ayoub » (pp. 47-57), Abdelouahed HAJJI nous résume fort bien l'image de la ville de Casablanca, telle que décrite dans ces deux romans marocains. Description synthétique en trois parties : « Les contrastes urbains » (p. 48), « L'effacement de l'individu » (p. 52) et « La complexité du réel » (p. 54). On peut apprécier particulièrement la mise en parallèle de l'aspect globalement inhospitalier de la ville et du délabrement psychique qu'il induit chez les personnages. Cette mise en parallèle que n'aurait probablement pas faite un urbaniste donne à cet article sa dimension proprement littéraire.

L'article de Bernadette Rey MIMOSO-RUIZ sur « Des villes marocaines sous la plume de Mokhtar Chaoui » (pp. 59-74) est essentiellement une présentation thématique de la société urbaine marocaine telle qu'elle apparaît dans l'œuvre de cet écrivain encore peu connu. Présentation dont le mérite principal est de montrer le renversement par ce jeune auteur de l'image mythique des deux villes bien connues de Fès comme capitale culturelle, et surtout de Tanger comme brillante ville internationale aux nombreux prestiges. Pour chacune de ces deux villes symboles, l'auteure de cet article relève dans trois romans de CHAOUI que cet écrivain retourne en quelque sorte la belle image de surface de la société qu'elles hébergent, pour en montrer au contraire la turpitude, la misère et l'exploitation sociale. Ce retournement de mythes peut être considéré comme un travail d'écriture.

L'excellent article de Bernoussi SALTANI, « La ville dans quelques œuvres anthumes de Mohammed Khaïr-Eddine » (pp. 75-87), a été fort judicieusement placé comme une sorte de conclusion de ce dossier.

Même s'il ne traite que d'un seul auteur, parmi les plus grands, il prend assez de hauteur pour rendre compte précisément de la relation, au Maghreb, de l'écriture avec la ville, à travers le personnage du poète. La ville est à la fois la mort pour le poète à l'irréductibilité bédouine, ou « sudique », et la naissance du même poète à travers la fragmentation et la cassure de cette ville séductrice et meurtrière par la force desquelles se développe son écriture. Si les articles de Réda BENSMAÏA et de Touriya FILI TULLON avaient pu montrer le parcours citadin comme une écriture, que la ville elle-même devient ainsi tout naturellement, celui de SALTANI montre au contraire comment l'errance et la rugosité toutes bédouines de l'homme-poète sont à l'origine même de l'écriture par la fragmentation. L'œuvre littéraire de KHAÏR-EDDINE n'a-t-elle pas commencé avec *Agadir*, roman de la destruction de la ville sur le premier pas duquel cette œuvre pourra tout entière s'édifier? Mais inversement la ville est aussi le « tombeau des Imazighen » (p. 78) dont le poète est issu sans pour autant s'y identifier, avant de devenir par ce double cataclysme le « berceau du poète », qu'elle fait naître par sa propre destruction. Et c'est là que cet article se clôt sur une dimension politique plus actuelle, alors qu'il avait commencé en rappelant que dès le quatorzième siècle de notre ère Ibn KHALDŪN déjà décrivait les bédouins comme irréductibles à la ville et à son urbanité traitresse. Car l'écriture de la dissidence dont se réclame KHAÏR-EDDINE (comme SALTANI et bien d'autres?) implique une sortie du social pour s'inventer un moi artiste, qui se situe à la marge de la Société. Et cet article conclusif de conclure à son tour : « l'image [...] de la ville nous ramène toujours à la construction du texte chez Mohammed KHAÏR-EDDINE, un texte où la littérature des normes et des canons est détruite et [...] remplacée par un texte qui devient la vraie cité du poète et des lecteurs qui voudront bien apprendre à être ses concitoyens : cette cité, comme KHAÏR-EDDINE l'a si bien précisé, n'est ni un roman, ni un poème mais UNE ÉCRITURE, la seule invention de l'homme pour défier les Dieux et les hommes du pouvoir » (pp. 86-87, SALTANI souligne).

Ce dossier de grande qualité et d'actualité tant littéraire que politique sur l'écriture de la ville maghrébine est complété, dans ce numéro de la revue *Interfrancophonies*, par des « Mélanges » : « Solitude et désolation d'un 'Nègre métropolitain' en terre d'Amérique : le sourire silencieux de Dany LAFERRIÈRE » (pp. 89-100) par Ylenia DE LUCA, « Léopold Sédar SENGHOR et les élégiaques romains » (pp. 101-118) par Denis Assane DIOUF et Robert Adama SENE et « Analyse lexico-sémantique de données textuelles en fiction : la théorie de la relativité dans *Échec au temps* » (pp. 119-132) par Eleonora MARZI.